L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

187-188 | 2008

Miroirs transatlantiques

Les Suppliantes d'Eschyle et l'inceste

Bernard Vernier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/29352>

DOI : 10.4000/lhomme.29352

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 3 octobre 2008

Pagination : 433-446

ISBN : 978-2-7132-2186-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Bernard Vernier, « Les Suppliantes d'Eschyle et l'inceste », *L'Homme* [En ligne], 187-188 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29352> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.29352>

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=LHOM&ID_NUMPUBLIE=LHOM_187&ID_ARTICLE=LHOM_187_0433

Les Suppliantes d'Eschyle et l'inceste

par Bernard VERNIER

| Éditions de l'EHESS | *L'Homme*

2008/3-4 - n° 187-188

ISSN 0439-4216 | ISBN 9782713221866 | pages 433 à 446

Pour citer cet article :

—Vernier B., Les Suppliantes d'Eschyle et l'inceste, *L'Homme* 2008/ 3-4, n° 187-188, p. 433-446.

Distribution électronique Cairn pour les Éditions de l'EHESS.

© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Les Suppliantes d'Eschyle et l'inceste

Bernard Vernier

Par contre tous les cas où c'est entre personnes amies que se produisent les événements tragiques, par exemple un frère qui tue son frère [...] ces cas là sont précisément ceux qu'il faut rechercher.

Or les fables traditionnelles, on ne peut les modifier ; je veux dire, par exemple, que Clytemnestre doit être tuée par Oreste [...] mais le poète de son côté doit trouver, et faire usage judicieux des données de la tradition

(Aristote 1996 : 1453b).

EN 1996¹, j'ai critiqué la théorie de l'inceste de Françoise Hérítier (1994) et son application à la Grèce antique, en particulier, à la légende des Danaïdes évoquée dans *Les Suppliantes* d'Eschyle. Mon interprétation politique (au sens large) de la pièce rejoignait, sans le savoir, celle de Paul Mazon (in Eschyle 1920). Laurent Barry, auquel je dois ce rapprochement, a, dans un long article paru en 2005 dans *L'Homme*, vigoureusement argumenté contre cette interprétation. Pour lui, la pièce d'Eschyle traite effectivement d'un inceste, mais d'un type inaperçu avant lui, y compris par Françoise Hérítier. Je défendrai ici l'idée que le sens de cette pièce est bien politique et qu'aucun des deux incestes imaginés par Laurent Barry et Françoise Hérítier n'est présent dans le texte d'Eschyle.

Pas d'inceste du deuxième type...

Les cinquante Danaïdes refusent d'épouser leurs cousins germains, les Égyptiades, fils du frère de leur père. Elles les fuient par la mer, accompagnées et conseillées par leur père. Les cinquante cousins quant à eux les poursuivent, et prétendent les prendre de force. Eschyle en a fait une tragédie, *Les Suppliantes*, qui se déroule dans la cité d'Argos. Pour Françoise Hérítier, les Danaïdes fuient l'horreur de l'inceste. C'est ce que montreraient les paroles de leur père Danaos quand il s'adresse à elles au sanctuaire des dieux où ils se sont tous réfugiés. On aurait là une stigmatisation de l'inceste « assimilé à de l'omophagie » (Hérítier 1994 : 61)². Mais comment parler d'inceste pour un mariage entre enfants de

1. J'y défendais une théorie alternative tenant compte des deux fonctions (externe et interne) de la prohibition. Pour un dernier état publié de ma réflexion sur cette question, voir Vernier (2005a et b, et 2006).

2. J'utiliserai, comme Françoise Hérítier, sauf indication contraire, la traduction de Paul Mazon (in Eschyle 1920).

_____ En réponse à l'article de Laurent Barry, « Hymen, Hyménée ! Rhétoriques de l'inceste dans la tragédie grecque », *L'Homme*, 2005, 175-176 : 287-320. *Ndlr.*

frères, alors qu'à Athènes le mariage avec la demi-sœur de même père est permis ? C'est qu'il ne s'agit pas, ici, d'une seule union « mais de quarante cousines avec quarante cousins ! » (*Ibid.*). Par la magie du nouveau concept (l'inceste du deuxième type), qui apparaît ici d'ailleurs sous un jour presque méconnaissable, la différence quantitative devient différence de nature :

« Aussi me semble-t-il que dans ce type d'union globale, excessive et hyperbolique, chacun des mariages pris isolément ne suscite aucune indignation [...] alors que l'ensemble envisagé collectivement met à chaque fois en contact la chair des sœurs entre elles, puisque chacune est semblable à toutes les autres et touche toutes les autres par l'intermédiaire de leurs maris qui sont comme des frères [...]. Il suffirait qu'elles soient deux pour que "l'oiseau (l'une) mange chair d'oiseau (l'autre)" » (Héritier 1994 : 61).

Pourtant, la littérature grecque fournit plusieurs mariages licites entre deux frères et deux sœurs. Surtout, il existe dans la mythologie grecque une union, celle d'Héraclès, qui, cette fois, aurait pu être réellement considérée comme une transgression hyperbolique de l'interdit des deux sœurs : le roi de Thespie, Thespis, a cinquante filles, nées selon les versions d'une seule femme ou de plusieurs ; il fait appel à Héraclès pour sauver son troupeau décimé par un lion. Dans certaines variantes, Héraclès profite de l'hospitalité de Thespis pour débaucher ses cinquante filles en une ou sept nuits. Dans d'autres, Thespis, désireux d'avoir des petits-fils du héros, l'unit à sa fille aînée. Puis, chaque nuit, il envoie une autre de ses filles dans son lit. Héraclès, fatigué par la chasse, ne se rend compte de rien. Croyant coucher avec la même femme, il a en fait des rapports avec chacune. On dira qu'Héraclès, fils social d'Amphitryon, est avant tout un demi-dieu en tant que fils biologique de Zeus et qu'il peut donc tout se permettre. Mais, on l'a vu, dans une des versions ce n'est pas lui mais Thespis qui a l'initiative et transforme Héraclès en simple étalon. Rien dans cette histoire ne signale la transgression d'un interdit. L'ingénieux Thespis sera l'heureux grand-père de cinquante et un petits-fils.

La légende des Danaïdes ne traite donc pas d'un inceste du deuxième type. Et pourtant, Laurent Barry affirme (p. 306) que ce concept donnerait l'interprétation « la plus convaincante » des *Suppliantes*. Il expliquerait « la tardive tolérance de Danaos » vis-à-vis du mariage de Lyncée avec sa fille Hypermnestre, seule Danaïde qui, malgré son ordre, ait refusé de tuer son mari. Première née des sœurs, elle était donc justement celle qui devait se marier la première : « Seuls les mariages subséquents, ceux de ses cadettes, seraient potentiellement illicites et à même de souiller celui de leur aînée » (*ibid.*). Malheureusement pour cette thèse, les mariages se font en même temps (ils sont donc ou tous légitimes ou tous incestueux) et, surtout, Danaos avait aussi demandé à sa fille aînée de tuer son mari. Dans une autre tragédie, *Prométhée enchaîné*, Eschyle explique d'ailleurs clairement l'attitude d'Hypermnestre par la voix du héros : « Une seule, enivrée du désir d'être mère, se refusera à tuer le compagnon de son lit » (v. 851-886). Si l'aînée des sœurs a accepté de se marier avec son cousin ce n'est donc pas parce que leur union était la seule à ne pas être incestueuse, mais parce qu'elle voulait un enfant.

Laurent Barry, après avoir flirté, comme on l'a vu, avec l'idée d'un inceste du deuxième type, finit par admettre, avec moi (1996) et avec Jean-Baptiste Bonnard (2002), qu'il est impossible d'appliquer ce concept à la légende. Mais, c'est pour aussitôt affirmer que la pièce d'Eschyle parle bien d'inceste et que Françoise Héritier a eu le grand mérite de le comprendre (p. 309).

Cette thèse est ancienne. On la trouve par exemple chez Edmond Lévy, qui observe que, dans un discours à ses filles, Danaos « insiste surtout sur deux thèmes qui se rejoignent dans l'idée d'inceste : l'appartenance à une même lignée (le *genos* commun) [...] et l'opposition entre la pureté [...] et la souillure » (1985 : 33). Et il ajoute : « un mariage dans sa propre famille qui entraîne une souillure paraît bien caractéristique de l'inceste » (*ibid.*). Mais il oublie que l'association de la souillure et de l'appartenance au même *genos* existe aussi dans le meurtre d'un parent ou la violence à son égard³, ce qui est justement le cas ici.

Pourtant, Laurent Barry, qui décèle une « omniprésente référence à la notion "d'inceste" [...] sous la plume d'Eschyle » (p. 306), retient l'argument de Lévy. Il ajoute que l'expression « oiseau qui mange chair d'oiseau » évoque la légende de Térée, deux sœurs (Procné et Philomène) transformées en oiseaux et poursuivies par Térée, mari de la première et violeur de la seconde (p. 300). De fait, dès les premiers vers, le chœur des suppliantes compare le malheur des Danaïdes à celui de ces deux sœurs :

« Et s'il est près de moi un homme d'ici qui sache interpréter le chant des oiseaux, à entendre ma plainte, il croira ouïr la voix de l'épouse de Térée, pitoyable en ses remords, la voix du rossignol que poursuivit l'épervier » (v. 58-61 ; cf. p. 301).

Pour Laurent Barry (qui reconnaît pourtant ailleurs [p. 312] que dans le mythe de Térée le rejet de l'union « peut aussi être imputé au viol ou à l'adultère ») :

« La plainte des suppliantes [...] fait donc [...] écho à celle [...] de femmes que des hommes [...] veulent entraîner dans un rapport interdit. Œdipe et Jocaste d'un côté, Térée et les deux sœurs de l'autre, demeureront les figures emblématiques les plus couramment usitées chez les Grecs pour signifier les différentes catégories d'inceste » (p. 301).

Observons que si Eschyle avait voulu faire référence à un inceste, il n'aurait sûrement pas évoqué « la voix de l'épouse de Térée » (Procné) avec laquelle ce dernier n'a pu commettre d'inceste (il s'agit d'un mariage légal), mais celle de sa sœur (Philomène transformée, elle, en hirondelle) qu'il a, ensuite, violée. Ce qu'évoque la plainte de Procné, c'est donc la plainte d'une femme poursuivie par la violence meurtrière d'un parent masculin, ici son mari. Et cette évocation n'est pas arbitraire puisque les suppliantes sont elles-mêmes poursuivies par la violence de leurs cousins et prétendants. Pour la comprendre pleinement, il faut pourtant se référer aux vers 62-68 qui suivent immédiatement :

3. Quand les deux frères Étéocle et Polynice s'entretuent, cela est dénoncé comme une souillure dans *Les Sept contre Thèbes* d'Eschyle. C'est aussi le cas du meurtre par Clytemnestre de son mari dans *Les Euménides*, du même auteur.

« Chassée de son séjour d'antan, [Procné] pleure douloureusement sa demeure familière, tout en disant la mort de son enfant, comment il succomba sous sa main maternelle, sous ses propres coups, victime d'une mère dénaturée ».

Cette plainte est donc à mettre en rapport avec la violence intrafamiliale subie et exercée, ainsi qu'avec l'exil. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder les vers qui, cette fois, précèdent (v. 15-57) et font référence à une autre poursuite, un autre exil et une autre violence. Les cousines ont été chassées d'Afrique et condamnées à s'exiler à Argos. Avant elles, leur ancêtre Io, transformée en vache par Héra, a été chassée d'Argos et condamnée à l'exil en Afrique par un taon agressif. Comme le remarque Paul Mazon (« Zeus sauve les Danaïdes comme il a sauvé leur Aïeule [Io]), c'est un thème qui reparait à chaque instant dans la tragédie (in Eschyle 1920 : 6).

Plus troublante, à première vue, est la traduction par Jean Grosjean (in Eschyle 1967 : v. 8-9) de l'explication donnée par le Coryphée de la fuite des Danaïdes :

« Nous avons quitté une terre de Zeus voisine de la Syrie et nous fuyons, non que nous ayons versé le sang ni qu'aucune sentence d'État nous condamne, mais nous repoussons, par horreur de l'inceste, le mariage des fils d'Egyptos, cette démente impie ».

La notion d'inceste semble surgir, ici, du texte lui-même. Or l'on sait que le grec, comme de nombreuses langues, n'a pas de mot spécifique pour désigner l'inceste. La traduction du même texte, par Paul Mazon (in Eschyle 1920), est très différente :

« Nous errons en bannies [...] pleines d'une horreur innée de l'homme, nous détestons l'hymen des enfants d'Egyptos et leur sacrilège démente ».

Il se trouve que beaucoup d'autres traductions ne parlent pas non plus d'inceste⁴.

De même quand, quelques vers plus loin, le Coryphée demande à Zeus Sauveur que, selon Jean Grosjean (in Eschyle 1967 : v. 38) :

« Les mâles insolents, le compact essaim de la race d'Egyptos [...] périssent avant d'être jamais montés prendre de force leurs cousines sur des couches interdites ».

Le commentaire de Raphaël Dreyfus (*Ibid.*) explique que ces couches sont interdites à cause de la parenté. Mais, là encore, la traduction de Paul Mazon (in Eschyle 1920) est très différente :

« Périssent [...] avant d'avoir, malgré le Ciel qui le défend, asservi les nièces d'un père, en montant dans des lits qui ne les veulent pas ! »

4. « To escape the suit of man, since we abhor, as impious, all wedlock with the sons of Aegyptus » (traduction de Herbert Weir Smyth, in Eschyle 2001b) / « Fugitives [...] nous portons en nous, inné, l'instinct d'échapper au mâle : nous avons en horreur l'idée du mariage avec les fils d'Egyptos, nos prétendants sacrilèges » (traduction de Victor-Henri Debidour, in Eschyle 1999) / « Nous nous sommes exilées [...] parce que, dans notre répugnance instinctive pour l'homme, nous repoussons avec horreur l'hymen des enfants d'Egyptos et leur dessein impie » (traduction d'Émile Chambry, in Eschyle 1964) / « Nous fuyons [...] en nous c'est inné, Nous fuyons le mâle ; les noces des fils d'Egyptos. Leurs pensées sans rien craindre, nous les maudissons, et leur égarement » (traduction de Louis Bardollet et Bernard Deforge, in Eschyle 2001a).

À nouveau, beaucoup d'autres traductions ne font pas allusion à l'inceste⁵.

Laurent Barry utilise aussi (p. 301) un passage du *Prométhée enchaîné* :

« Ainsi, quand Prométhée révèle à Io le destin des descendantes de son fils Épaphos, il déclare : “Cinq générations après lui, cinquante vierges, sa descendance, reviendront malgré elles à Argos, pour échapper à un hymen avec des proches, leurs propres cousins. Eux, dans la frénésie du désir, milans pressant des colombes, arriveront à leur tour, chasseurs en chasse d'un hymen interdit » (v. 850-860).

Quel hymen autre qu'incestueux pourrait être interdit ? Paul Mazon, le traducteur choisi par Laurent Barry, prend la peine d'ajouter en note de façon extrêmement claire : « Interdit, non pas parce qu'il s'agit de cousines, mais parce que le père de ces cousines et les cousines elles-mêmes refusent de consentir à ce mariage » (in Eschyle 1920 : 191, note 2). On dira que les traductions restent des traductions avec leur part de subjectivité. Pour se persuader que les rares traducteurs qui ont utilisé le mot « inceste » ont commis une erreur d'interprétation, il faut se rappeler que le mariage entre demi-frères était permis en Grèce antique et que le texte lui-même donne explicitement, comme on le verra, la raison du refus du mariage.

Françoise Héritier avait inventé l'inceste du deuxième type. Laurent Barry invente, lui, l'inceste de « troisième formule », qui s'ajoute aux deux incestes entre consanguins et entre alliés, et concerne les cas où l'interdit entre alliés est dû à l'idée d'une répétition excessive. Il reconnaît qu'aucun texte grec ne stigmatise ce genre de mariage global, mais prétend qu'on pourrait trouver « un assez grand nombre d'arguments à l'appui d'une interprétation en ce sens » (p. 312).

Mais, dans le cas grec, cela nous ramène, en réalité, à une seule légende, celle d'Héraclès déjà évoquée plus haut :

« Dans l'une des versions au moins c'est même Thespis et ses filles qui trahissent la confiance d'Héraclès en recourant à un subterfuge pour que toutes ces dernières soient honorées par le héros [...]. Si le fait de donner une compagne [...] est une manière de lui rendre hommage et de lui plaire, pourquoi donc la “multiplication du don” doit-elle lui être cachée ? [...] La nécessité de dissimuler [...] devient évidente quand on part de l'idée selon laquelle un mariage – ou un rapport sexuel – parfaitement licite devient condamnable lorsqu'il implique toutes les femmes [...] et/ou tous les hommes d'une même famille » (pp. 312-313).

5. « Perish [...] ere ever they lay their hands on us, their cousins, and mount unwilling beds from which Right holds them aloof » (traduction de Herbert Weir Smyth, in Eschyle 2001b) / « Anéantis avant d'avoir fait de nous, filles d'un oncle, leurs choses, en bravant les interdits, en osant nous saillir à nos corps défendant » (traduction de Victor-Henri Debidour, in Eschyle 1999) / « Périront avant de mettre la main sur les nièces de leur père et de monter, malgré la loi qui l'interdit, dans des lits qui les repoussent » (traduction d'Émile Chambry, in Eschyle 1964) / « Qu'ils périssent, Avant qu'un jour Aux lits d'où la loi les repousse, Prenant pour eux au frère de leur père les filles que voici, Aux lits qui ne les veulent pas. Ils viennent » (traduction de Louis Bardollet et Bernard Deforge, in Eschyle 2001a).

La thèse de la pièce *Les Suppliantes* serait « la stigmatisation de la démesure des Égyptiades [...], l'*hubris* de tous les hommes d'une famille à vouloir accaparer toutes les femmes d'une autre » (p. 314).

Mais si (dans la version choisie) Thespis et ses filles trompent Héraclès, ce peut être pour une raison beaucoup plus simple. Comment faire, par exemple, pour obtenir, en une nuit, de nombreux petits-enfants dotés des qualités du demi-dieu si celui-ci préfère l'une des filles et a l'intention de passer toute la nuit avec elle ? Laurent Barry oublie aussi qu'ici Thespis et ses filles (les acteurs du subterfuge, donc d'un éventuel inceste) n'accaparent en aucune façon tous les garçons d'une même famille. Si cette légende n'est pas la « preuve-par-la-Grèce », rôle que l'auteur veut lui faire jouer, c'est aussi parce qu'Héraclès n'a que des relations sexuelles éphémères avec chacune de ces filles. Pour pouvoir être accusé de les accaparer, il eût fallu qu'il les épousât.

Par ailleurs, si on revient maintenant aux Égyptiades, on ne se trouve pas face à un homme qui veut accaparer toutes les filles d'une famille, mais face à cinquante hommes qui ne revendiquent qu'une seule cousine chacun. Les deux formules d'inceste inventées par Françoise Héritier et Laurent Barry butent, ici, sur ce fait têtue : aucun cousin ne veut prendre plus qu'une seule de ses cousines.

Le sens politique de la pièce

La légende des Danaïdes ne traite donc pas d'un problème d'inceste. Pour avoir quelques chances de la comprendre, il faut commencer par poser clairement la question des acteurs et des intérêts de toutes sortes – affectifs, de prestige, politiques – qu'ils engagent dans cette affaire. Eschyle avait consacré une trilogie à cette légende. Cette trilogie était complétée par un drame satirique, *Amymone*, du nom d'une des Danaïdes, mais *Les Suppliantes* est la seule pièce qui nous soit parvenue. Françoise Héritier fonde toute son analyse sur quelques phrases qu'elle en a extraites. Or, pour pouvoir approcher le sens qu'avait cette pièce pour le public de l'époque, ne faut-il pas reconstituer dans leurs grandes lignes les informations dont il disposait ?

Il est vrai que certaines données importantes sur le sens de cette histoire ne nous sont parvenues que par la *Bibliothèque* d'Apollodore ou par Hygin. On aurait pourtant tort de supposer, comme le fait Laurent Barry (p. 291), qu'Eschyle (et son public), parce qu'il écrivait « plus de six siècles » avant Apollodore, ne connaissait probablement pas les principaux thèmes d'une légende qui « était une des plus célèbres de la Grèce, parce qu'elle était devenue la charte mythique des dynasties doriennes » (Paul Mazon, in Eschyle 1920 : 4). Comme le signalent tous les commentateurs, elle avait déjà été racontée dans une épopée, *Les Danaïdes*, dont il ne reste, certes, que deux vers, mais qui en comportait environ 6500 (*Ibid.* : 5). Elle avait été reprise (très probablement, dit-on) avant Eschyle, par Phrynicos, auteur lui aussi de pièces ayant les mêmes titres que celles d'Eschyle : *Égyptiens* et *Danaïdes* (cf. Louis Bardollet et Bernard Deforge, in Eschyle 2001a : 241). Sachant qu'une grande part du théâtre antique repose

sur une reprise, plus ou moins originale, des mêmes anciennes légendes (Œdipe, Héraclès, Iphigénie, Ulysse, Thyeste, etc.), ce que d'ailleurs Aristote (1996 : 1453a) justifie par des raisons d'intérêt dramatique⁶, on peut raisonnablement supposer que la légende des Danaïdes avait été le sujet d'autres pièces qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Eschyle, lui-même, s'y était suffisamment intéressé pour en parler très longuement dans, au moins, une autre de ses pièces conservées (*Prométhée enchaîné*) avec un dialogue entre Io et Prométhée qui comporte environ 326 vers sur les 1093 de la pièce. Ajoutons que le prénom de la Danaïde Amymoné, qui a donc donné son nom à une pièce d'Eschyle, se retrouve tel quel chez Apollodore, et que, celui-ci, comme son prédécesseur, donne le chiffre cinquante pour le nombre des sœurs. La *Phèdre* de Racine (et ne peut-on pas tenir le même raisonnement pour bien des pièces du théâtre classique ?) reste fidèle, dans sa thématique principale, à l'*Hyppolite* d'Euripide et à la *Phèdre* de Sénèque, dont elle est, pourtant, séparée par, respectivement, environ vingt et seize siècles. Cela rend donc vraisemblable le fait que la légende des Danaïdes telle que la connaissait Eschyle soit, dans ses grandes lignes, la même (avec bien sûr des variations sur le thème central) que celle racontée par Apollodore six siècles plus tard. Avant d'affirmer le contraire, il faudrait pouvoir démontrer que le souci d'innover était supérieur chez les Grecs de l'Antiquité que chez nos classiques. Si l'on en croit la thèse énoncée par Aristote dans sa *Poétique* (voir l'épigraphie), il y avait en tout cas des théoriciens qui faisaient de la fidélité de la tragédie à la légende une valeur. Mais Laurent Barry, lui-même, ne s'appuie-t-il pas sur Apollodore quand il nous résume (p. 289) le contenu de la seconde pièce d'Eschyle ?

Le roi Bélos, fils de Poséidon, règne en Afrique. Il établit ses fils jumeaux, Danaos et Egyptos, respectivement en Libye et en Arabie. Egyptos fait pour son propre compte la conquête de l'Égypte à laquelle il donne son nom et qui est consacrée à Zeus. À la mort de Bélos, les deux frères se disputent le pouvoir et l'héritage de leur père. Egyptos propose de mettre fin à la querelle par un mariage général entre ses cinquante fils, les Égyptiades, et les cinquante filles de son frère, les Danaïdes. Si Danaos refuse cette union, ce n'est pas parce qu'elle serait incestueuse mais parce qu'il soupçonne l'existence d'un piège. Selon l'une des versions, un oracle lui donne raison en révélant qu'Egyptos a l'intention de tuer les Danaïdes. Laurent Barry affirme qu'il n'y a aucune référence à cette lutte pour le pouvoir et pour les terres dans la pièce, or pourtant, comme l'avait déjà bien vu Paul Mazon (in Eschyle 1920 : 16), les vers 83-84 des *Suppliantes* font allusion à une guerre que les Danaïdes ont perdue contre les Égyptiades. C'est à la suite de cette défaite qu'elles et leur père ont fui : « Même aux fugitifs meurtris par la guerre »⁷. N'est-il pas plus logique de se faire la guerre pour conquérir des terres, du pouvoir et du prestige (ou des filles qui permettent l'appropriation de ces terres...) que de la faire pour le plaisir (sexuel ? affectif ?) de s'unir à ses cousines ?

6. Voir les lignes mises en exergue au début de cet article.

7. Ou si l'on préfère la traduction de Jean Grosjean (in Eschyle 1967) : « Ceux que la guerre accable et chasse ».

Si Eschyle n'en dit pas plus, c'est très probablement qu'il estime la légende connue. Dans sa *Poétique*, Aristote nous explique d'ailleurs qu'une tragédie est meilleure quand elle n'évoque qu'une petite partie de la légende de référence (1996 : 1456a).

Danaos craint suffisamment ses neveux pour fuir avec ses filles en Argolide, où il y deviendra roi. Ils y sont poursuivis par les fils d'Égyptos qui mettent le siège devant Argos. Danaos, condamné à capituler, finit par accepter la proposition de mariage, mais fait promettre à ses filles de tuer leur mari pendant la nuit de noce. Ce qu'elles font, sauf, on l'a vu, l'aînée Hypermnestre qui aide son mari Lyncée à s'échapper. Lyncée se venge de la mort de ses frères en tuant son oncle et beau-père dont il prend le trône et, selon certains, en tuant également ses cousines et belles-sœurs.

Toute cette histoire baigne, on le voit, dans une atmosphère de grande violence familiale et politique. Deux branches collatérales s'opposent dans une lutte pour le pouvoir et l'héritage⁸ : l'une dominante et conquérante parce que riche en fils, l'autre dominée et sur la défensive parce que riche seulement en filles. La légende parle, entre autres, des rapports de force objectifs entre les sexes et entre les familles à filles et les familles à fils. Les cinquante frères d'un côté et les cinquante sœurs de l'autre ne sont pas là pour souligner l'énormité d'un quelconque inceste. Ils interviennent comme métaphore pour signifier de façon théâtrale, dans cette société agnatique et guerrière, l'extrême dissymétrie qui existe dans les rapports de force entre les deux branches concurrentes. La mythologie grecque est pleine de ces luttes à mort entre cousins et même entre frères. L'histoire raconte aussi comment, dans le pire des rapports de force possibles, la trahison féminine peut vaincre la force masculine et, enfin, puisque le dernier mot reste à Lyncée, comment un seul homme peut venir à bout d'un vieillard et de quelques dizaines de femmes. Mais, revenons à la pièce d'Eschyle.

Retour à Eschyle

Quand le roi d'Argos, Pélasgos, aperçoit pour la première fois les Danaïdes qui se disent elles-mêmes d'Argos, il manifeste son incrédulité :

« Ce sont des Libyennes que vous rappelez, bien plutôt que les Argiennes. Le Nil encore pourrait nourrir plantes pareilles. Le type chypriote que, comme dans un moule, frappent les mâles au sein des femmes, ressemble également au vôtre. J'ai ouï parler aussi d'Indiennes nomades, qui vont chevauchant des mules sur des selles à dossier à travers les régions qui avoisinent l'Éthiopie. Ou des Amazones, vierges carnassières ! Voilà peut-être encore pour qui je vous prendrais, si vous aviez des arcs » (v. 280-289).

8. Ovide, plus tard, donnera bien le sens de cette histoire en faisant dire à Hypermnestre : « Ils n'ont pas mérité la mort en convoitant le royaume de leur oncle. De toute façon, il devait être donné à des gendres étrangers » (1991 : 88).

Ce roi, sans être Tirésias, ne manque donc pas d'intuition, ni d'esprit d'observation. Il est, certes, difficile de restituer complètement le réseau des associations qui lui viennent à l'esprit, pourtant, quand il assimile les Danaïdes à des Libyennes, il touche juste du premier coup : Danaos est bien roi de Libye. Toutes les autres allusions viennent compléter l'image qu'il s'en fait. En les classant comme des Chypriotes, il ne s'éloigne pas trop de la réalité puisque Chypre avait accueilli une population mélangée avec un apport éthiopien et phénicien et que, selon certaines traditions, Bêlos, père de Danaos et Egyptos, avait un rapport suffisamment étroit avec cette île pour pouvoir y installer Teucros (cf. Raphaël Dreyfus, in Eschyle 1967 : 1098). Les Chypriotes représentaient peut-être aussi pour les Grecs une vague menace. N'avaient-ils pas participé à la campagne de Xerxès contre la Grèce ? Pélasgos compare ensuite les Danaïdes à des Indiennes nomades. C'est qu'elles lui semblent être aussi des orientales barbares et nomades. En évoquant les Amazones (un groupe de femmes « nomades » comme les Égyptiades), il va au-delà de ce qui est le plus facilement constatable (peau hâlée, habit oriental, nomadisme). Il ne peut, certes, deviner leur conflit avec les Égyptiades, ce n'est pas un devin, mais il déchiffre avec brio leur *hexis* corporelle où se lisent certaines de leurs caractéristiques physiques et psychologiques cachées. Des Amazones, Eschyle dit dans sa pièce qu'elles sont vierges, guerrières et carnivores, et, dans *Prométhée enchaîné* (v. 415), il les appelle « les vierges de Colchide » et ajoute (v. 698-735) qu'elles « haïssent l'homme » et « conduiront de bon cœur » Io (une « vierge » comme elle) dans sa fuite⁹. De leur côté, les Danaïdes sont effectivement vierges. Un fragment d'une ancienne épopée les présente comme des guerrières¹⁰. Suivant Raphaël Dreyfus (in Eschyle 1967 : 118) : « Il subsiste quelque chose de cette image », dans l'allusion aux Amazones et dans « la farouche résolution qui les anime contre leurs poursuivants mâles ». Ces vierges sont « pleines d'une horreur innée pour l'homme » (v. 9) ; elles espèrent échapper « aux embrasements des mâles, libres d'hymen, libres de joug » (v. 141-143)¹¹. Elles demandent aux dieux qu'ils les préservent d'un « hymen odieux » (v. 395). Comme l'écrit Jean-Pierre Vernant : « la pureté des Danaïdes les tient à l'écart des hommes » (1974 : 139). Elles sont du côté d'Artémis qui refuse toute union sexuelle et non de celui d'Aphrodite. C'est pour cette raison qu'elles invoquent Artémis. Elles espèrent que la déesse mettra « tout son pouvoir, indignée de telle poursuite, vierge, elle sauve une vierge » (v. 150)/ « que la chaste Artémis jette sur cette troupe un regard de pitié, afin que nul hymen ne nous vienne ployer sous le joug de Cypris » (v. 1030-1034), c'est-à-dire d'Aphrodite. Leur refus de l'homme dépasse donc le cas particulier des cousins. C'est ce que l'on voit bien à la fin de la pièce. La menace des cousins est provisoirement écartée ; elles sont invitées à s'installer chez les habitants d'Argos, et à leur père qui les exhorte à la chasteté, elles répondent :

9. Le plus souvent, la légende ne fait pas des Amazones des vierges, mais des femmes qui refusent de se lier avec les hommes par le mariage. C'est peut-être de cette sorte de virginité que veut parler Eschyle, une virginité par rapport au mariage considéré comme un joug pour la femme.

10. « Alors rapidement s'arment les filles de Danaos » (Grosjean, in Eschyle 1967 : 1099).

11. Ce refus du mariage est répété aux vers 153-154.

« Réserveons pour d'autres vœux les dieux de l'Olympe ; s'il s'agit de ma fleur, rassure-toi père : à moins que le Ciel n'ait formé des plans tout nouveaux, je ne dévierai pas de la route qu'à jusqu'ici suivie mon âme » (v. 1014-1018).

Les suivantes (ou les servantes ?), plus réalistes, semblent déjà prévoir l'issue de l'histoire :

« Ce qu'a fixé le Destin risque fort de s'accomplir – on ne passe pas outre à la pensée de Zeus [...] – et après des milliers de femmes avant toi, l'hymen pourrait bien être ton lot final » (v. 1044-1051).

Elles ajoutent même à propos du mariage avec les Égyptiades : « ce serait pourtant là le mieux » (v. 1055).

Ce refus du mariage s'accompagne d'une horreur particulière à l'égard du mariage avec leurs cousins. Quand le roi d'Argos demande au Coryphée : « Que demandes-tu donc en suppliante [...] ? » Celui-ci répond pour les Danaïdes : « De n'être pas l'esclave des fils d'Egyptos » (v. 334), qui veulent devenir leurs « maîtres » (v. 906). Ailleurs, les Danaïdes espèrent : « Ah ! Que jamais je ne tombe aux mains des mâles vainqueurs ! » (v. 393). Et plus loin, elles demandent : « Ah ! Que l'auguste Zeus écarte de moi l'hymen des fils d'Egyptos » (v. 1054). Elles demandent à Zeus : « que le seigneur Zeus m'épargne un hymen cruel avec un époux abhorré » (v. 1065). Ne dénoncent-elles pas dans leurs cousins : « Des maudits ! Voilà la dévorante engeance d'Egyptos – et insatiable de combats » (v. 742-743, qui constituent une autre allusion à la guerre) ? Elles déclarent d'ailleurs préférer se pendre « avant qu'un mari exécré portât la main sur mon corps / avant que je subisse, contre ma volonté, l'hymen d'un ravisseur » (v. 790 et 799).

Mais pour Laurent Barry (p. 294), expliquer le refus des Danaïdes à la fois par un refus de leur cousin et par un refus du mariage en général supposerait une « mosaïque de logiques hétérogènes » incompatible avec l'émotion « qui se dégage du discours des suppliantes ». Rien de moins que de faire injure au savoir faire d'Eschyle. Cela supposerait chez lui « l'absence d'économie du principe dramatique », car « le second argument rend le premier parfaitement superfétatoire ». Et il ajoute (*Ibid.*) :

« Doit-on [...] supposer que l'auteur ait tout d'abord construit sa pièce avec en tête l'idée du refus du mariage forcé, pour l'abandonner en cours de route et lui substituer – ou lui accoler ce qui serait pire – celle du rejet du mariage ? Doit-on également supposer que le public grec ait pu se montrer à ce point indulgent ou ait fait preuve d'une si parfaite cécité lorsqu'il fut confronté à un tel "bricolage" ? »

Ce raisonnement binaire (soit/soit) et qui suppose une psychologie statique chez les personnages ignore aussi leur complexité. Laurent Barry oublie que ces jeunes filles, dont il reconnaît par ailleurs l'attitude ambiguë à l'égard de leur destin, doivent préserver leur virginité (refuser l'homme) avant le mariage, qu'elles sont même socialisées depuis l'enfance dans la peur des séducteurs – ce que leur rappelle Danaos – et des violeurs. Leurs cousins, en prétendant les prendre contre leur

volonté et celle de leur père, ne leur proposent-ils pas une image particulièrement détestable de l'homme ? Dans la vie sociale de ces sociétés, la peur de l'homme doit faire place à l'acceptation d'un mari. Danaos, leur père et conseiller (et sur les ordres duquel elles agissent), a bien l'intention de les marier mais de la façon qu'il aura lui-même choisie. On sait par la légende qu'elles se sont laissées convaincre.

Il y a donc bien plusieurs thèmes entrelacés dans la pièce d'Eschyle. Tout d'abord, le thème de la guerre des sexes (avec révolte contre l'arrogance des hommes et refus du mariage non consenti), qui est très présent dans les légendes grecques et qui intéresse Eschyle personnellement (il le traitera pour lui-même dans *Les Lemniennes*, ces femmes ayant également massacré leur mari). On trouve aussi dans *Les Suppliantes* le thème de la guerre politique et symbolique de deux branches familiales. C'est la nature complexe de cette lutte dominés/dominants où des intérêts féminins coïncident avec des intérêts de lignée qui fait la richesse de cette pièce, une des plus captivantes du théâtre antique pour un chercheur en sciences humaines et sociales.

L'horreur qui se dégage de la pièce n'est donc pas celle de la transgression hyperbolique de la prohibition de l'inceste. Cinquante sœurs (le lien de parenté et le nombre ajoutent au drame) sont menacées d'être prises de force. Comble de l'horreur, par leurs cousins germains ! Ces quasi-frères transformés en leurs pires ennemis veulent prendre leur pays, les réduire, elles, en esclavage et sont prêts pour cela à toutes les violences :

« En route, en route [dit le héraut qui représente les cousins ravisseurs] vers la galiote, de toute la vitesse de vos jambes ! Ou, alors, on verra des cheveux arrachés, des corps marqués au fer¹², des têtes coupées, d'où gicle à flots le sang du massacre. En route, en route... » (v. 836-840).

Certains vers, rappelle Laurent Barry, sont illisibles. Mais cela n'empêche en rien les vers déchiffrés de témoigner aussi d'une grande violence. L'horreur est bien celle d'un viol collectif qui, à la fois, exprime et vient redoubler le rapport de force qui le rend possible. On peut maintenant comprendre le discours de Danaos à ses filles cité par Françoise Héritier. À condition, toutefois, de rajouter une phrase importante (nous la mettons en italique) que l'anthropologue n'a pas donnée dans sa citation (et que Laurent Barry omet aussi de citer, cf. p. 313), alors qu'elle définit de façon précise la souillure dont il est question :

« Asseyez-vous dans le sanctuaire, tel un vol de colombes fuyant des éperviers – leurs frères pourtant ! Frères changés en ennemis qui veulent se souiller d'un crime à l'égard de leur propre race. L'oiseau reste-t-il pur qui mange chair d'oiseau ? *Comment donc serait pur celui qui veut prendre une femme malgré elle, malgré son père ?* Non, même après sa mort, chez Hadès, il n'échappera pas au grief de luxure, s'il s'est ainsi conduit » (v. 224-230).

12. Paul Mazon remarque avec pertinence : « Il veut dire qu'elles seront traitées comme des esclaves fugitifs, que l'on marque au fer rouge. Cela semble indiquer que les Égyptiades prétendent avoir des droits souverains sur les Danaïdes [...] comme épicières et accordées en mariage à leurs proches parents. Mais les armes leur ayant ensuite donné la victoire, ils voient dès lors dans leurs cousines de simples captives, sur lesquelles ils ont droit de vie et de mort » (in Eschyle 1920 : 43).

Le crime/la souillure est bien de prendre une femme malgré elle et malgré son père. Le roi ne déclare-t-il pas au héraut qui vient emmener de force les Danaïdes : « Ces femmes, tu les emmèneras, si elles y consentent de bon cœur, quand tu auras, pour les convaincre, trouvé de pieuses raisons » (v. 941-942) ? En matière sexuelle, les cousins ne respectent rien, ni les dieux ni la parenté. C'est la raison pour laquelle on dit qu'ils sont « comme des chiens sans vergogne » et que « leurs instincts sont ceux de bêtes luxurieuses et sacrilèges ».

L'oiseau qui « mange chair d'oiseau » n'évoque pas la conjonction incestueuse des identiques, mais la relation de quasi-fraternité traversée par une haine meurtrière. Si ce mariage est souillure, impureté, luxure, ce n'est pas parce qu'il est incestueux mais parce qu'il est violence impie que la loi et les dieux interdisent. Dans la *Vie de Romulus*, Plutarque fait la louange du vautour qui, à la différence des aigles, hiboux et éperviers, ne tue pas ses congénères, et il ajoute : « comme le dit Eschyle : l'oiseau reste-t-il pur qui mange chair d'oiseau ? » (1996 : 145). On voit que notre interprétation de la phrase d'Eschyle est conforme à celle qu'en donne Plutarque. L'oiseau qui mange chair d'oiseau est une métaphore de la violence, ici familiale mais que l'on retrouve ailleurs hors de tout contexte familial¹³. Le théâtre d'Eschyle, les commentateurs l'ont assez souligné, est, en dehors de son aspect religieux, un théâtre politique. Il raconte des luttes entre les sexes, les nations, les cités, les frères (*Les Sept contre Thèbes*) ou les branches collatérales des grandes familles (*Les Suppliantes*).

Pour Laurent Barry :

« Si tous les Égyptiades épousaient toutes les Danaïdes, alors la descendance d'Égyptos et de Danaos fusionnerait en une même descendance, en une communauté unique. Du même coup, cette diversité des espaces géographiques et politiques qu'Eschyle nous décrit – et qui [...] semble symboliser la pluralité des habitants de ces limoneuses terres d'Afrique dont les suppliantes et leurs cousins incarnent deux pôles majeurs : le Libyen et l'Égyptien – perdrait toute consistance. Elle ferait place à un Autre, enkysté et indistinct, figure indivise et unique du “barbare anonyme” qui s'identifierait alors parfaitement à une partie du monde.

Cela nous éloignerait, ô combien, de la richesse taxinomique de la pensée grecque [...]. Une telle conclusion [...] ramènerait [les idiosyncrasies culturelles] à cette version appauvrie de l'altérité » (pp. 315-316).

Et l'auteur résume sa thèse ainsi :

« S'il est bien question ici d'un refus de l'inceste, c'est pourtant moins une forme particulière de mariage qui est visée que la répétition outrancière de telles unions ; laquelle, si l'on n'y prêtait garde, finirait par confondre ce qui ne saurait l'être : les lignées, les peuples et les différentes parties du monde » (p. 319).

13. On peut lire dans l'*Ajax* de Sophocle ces paroles du Coryphée (v. 164-195) : « Mais puisque loin de ton regard ils piaillent telle une volée d'oiseaux devant le grand vautour, sans doute l'effroi les pénétrera et, quand soudain tu paraîtras, ils se blottiront muets et sans voix » (in Eschyle 2001a).

En donnant aux Danaïdes, à leur père et/ou à Eschyle une motivation dans l'air du temps (identité/altérité), Laurent Barry répète la même erreur intellectualiste que Françoise Héritier. Car ce qui est en jeu dans le refus des filles, en dehors de leur refus des hommes, de ces hommes brutaux que sont leurs cousins et, peut-être, d'une forme particulière de l'épiclérat, c'est, comme le raconte la légende elle-même, l'appropriation par la famille d'Égyptos des terres de Danaos et du pouvoir sur ces terres. La réduction de la diversité par fusion des deux familles en une n'est qu'une conséquence normale de cette stratégie de captation d'héritage. Le refus de cette fusion (un thème totalement absent de la pièce) n'aurait pu intervenir, à titre de motivation secondaire, que dans le cadre d'une stratégie de lutte pour la préservation des intérêts symboliques, économiques et politiques du groupe familial.

*Université Lumière Lyon 2, Lyon
vernierb@yahoo.fr*

MOTS CLÉS/KEYWORDS: Eschyle – Grèce ancienne/*Ancient Greece* – tragédie grecque/*greek tragedy* – inceste/*incest* – mariage/*marriage*.

BIBLIOGRAPHIE

Aristote

1996 *Poétique*. Texte trad. par J. Harduy. Paris, Gallimard (« Tel »).

Bonnard, Jean-Baptiste

2002 « Phèdre sans inceste : à propos de la théorie de l'inceste du deuxième type et de ses applications en histoire grecque », *Revue historique* 621 : 77-107.

Eschyle

1920 *Eschyle*, 1 : *Les Suppliantes – Les Perses – Les Sept contre Thèbes – Prométhée enchaîné*. Texte trad. par Paul Mazon. Paris, les Belles Lettres.

1964 *Eschyle. Théâtre complet : Les Perses – Prométhée enchaîné – Agamemnon – Les Euménides – Les Suppliantes – Les Sept contre Thèbes – Les Choéphores*. Trad., notice et notes par Émile Chambry. Paris, Garnier-Flammarion.

1967 *Tragiques grecs : Eschyle – Sophocle*. Trad. par Jean Grosjean. Introd. et notes par Raphaël Dreyfus. Paris, Gallimard (« Bibliothèque de la Pléiade »).

1999 *Les Tragiques grecs. Théâtre complet avec un choix de fragments : Eschyle, Sophocle, Euripide*. Trad. nouv., notices et notes de Victor-Henri Debidour. Paris, Librairie générale française (« La pochothèque : Classiques modernes »).

2001a *Les Tragiques grecs : Eschyle, Sophocle, Euripide...* Éd. établie par Louis Bardollet et Bernard Deforge. Paris, R. Laffont, 2 vol. (« Bouquins »).

2001b *Aeschylus*, 1 : *Suppliant Maidens – Persians – Prometheus – Seven against Thebes*. Transl. by Herbert Weir Smyth. Cambridge, Harvard University Press (« The Loeb Classical Library »).

Héritier, Françoise

1994 *Les Deux Sœurs et leur mère. Anthropologie de l'inceste*. Paris, Odile Jacob.

Ovide

1992 *Les Métamorphoses*. Texte établi et trad. par Georges Lafaye. Paris, Gallimard (« Folio »).

1991 *Héroïdes*. Texte établi par Henri Bornecque et trad. par Marcel Prévost. Paris, les Belles Lettres.

Pausanias

1797 *Pausanias ou Voyage historique, pittoresque et philosophique de la Grèce*. Traduit du grec en français par l'abbé Gedoy... Paris, Debarle : tome 2.

Plutarque

1996 *Vies parallèles*, 2 : *Vie de Démosthène – Vie de Cicéron – Vie de Thésée – Vie de Romulus – Vie de Dion – Vie de Brutus – Vie d'Artaxerxès*. Texte trad. par J. Alexis Pierron. Paris, Flammarion (« GF »).

Vernant, Jean-Pierre

1974 *Mythe et société en Grèce ancienne*. Paris, F. Maspero.

Vernier, Bernard

1996 « Théorie de l'inceste et construction d'objet. Françoise Héritier, la Grèce antique et les Hittites », *Annales HSS* 51 (1) : 173-200.

2005a « La prohibition de l'inceste dans le miroir des pactes de paix : à propos d'une enquête au Nigéria », *Regards sociologiques* 30 : 13-35.

2005b « La prohibition des rapports sexuels et matrimoniaux avec les proches parents et alliés : pour une théorie unitaire », *Regards sociologiques* 30 : 37-60.

2006 « Du bon usage de la parenté construite avec des humeurs corporelles (sang et lait) et quelques autres moyens », *European Journal of Turkish Studies* 4 (4). [<http://ejts.org/document623.html>]